

Jacques D. de CERTAINES, *Jean Peltier, Armateur à Nantes au Siècle des Lumières*, préface d'André LESPAGNOL, Rennes, Éditions Apogée, 2011, 176 p.

Le livre de Jacques D. de Certaines se présente sous la forme d'un mémoire dans lequel Jean Peltier, un armateur nantais de la seconde moitié du XVIII^e siècle, raconte sa vie dont le parcours singulier est un exemple fort éclairant du parcours d'un bourgeois au siècle des Lumières. Comme l'indique André Lespagnol dans la préface de l'ouvrage, nous avons sous la forme romancée une « véritable biographie historique qui retrace de manière précise le parcours d'un personnage bien réel ». L'auteur s'appuie sur des ressources documentaires riches et solides issues d'une recherche faite par les descendants de l'armateur dans les archives des ports de France mais aussi à l'étranger et coordonnées par Tugdual de Langlais (<http://www.delanglais.fr/Peltier/html/sommaire.html>).

Né en 1734 à Saint-Martin-de-Ré, petit port de cabotage actif de la côte charentaise, Jean Peltier est issu d'une famille de petits marchands faisant des affaires en Poitou, Aunis et Saintonge dans la commercialisation des productions agricoles, industrielles et halieutiques locales. Lors de sa jeunesse, il participe aux activités familiales et acquiert de bonnes connaissances dans le commerce et la navigation, mais, en tant que troisième garçon de la maisonnée, son père semble le destiner à une carrière dans les offices. Pour ceci, il doit faire des études longues, chose inhabituelle pour un fils de petit commerçant. Il choisit l'université d'Angers où il étudie les arts, et plus particulièrement les techniques de navigation, ainsi que le droit. Toujours étudiant, il fait un beau mariage en épousant la fille d'Estienne Dudoyer, procureur fiscal dans la région angevine. En 1768, il entre dans l'administration en devenant inspecteur de tous les quais et ports d'Ingrandes à Nantes.

Cependant, le grand port de Nantes et ses riches négoce internationaux exerce une forte attraction sur le jeune Peltier, d'autant plus que son beau-père souhaite investir dans le commerce maritime. En 1766, le premier navire de l'armement Peltier-Dudoyer, d'un port de 48 tonneaux, quitte le port ligérien pour Santander en Espagne. Ne pouvant guère espérer faire fortune dans la pratique du grand cabotage sur les côtes de l'Atlantique, le nouvel armateur nourrit l'espoir se lancer dans la traite négrière comme les grandes maisons de commerce nantaises mais il ne dispose pas du capital indispensable pour mener de telles opérations. La chance lui sourit dans sa rencontre avec Jean-Joseph Carrié de Monthieu, un des entrepreneurs de la manufacture d'armes de Saint-Étienne et grand brasseur d'affaires, qui lui procure le financement nécessaire pour une expédition de traite. Le voyage triangulaire de *La Diligente*, une goélette de 120 tonneaux, armée à l'automne 1770, est un succès et permet à l'entreprise de se lancer dans des affaires plus importantes. À la suite de cette première expédition, l'armement Peltier-Dudoyer participera à la mise-hors de près de 70 navires jusqu'en 1792, date du dernier armement. Entre temps, la fortune de Peltier prend de l'importance et il s'intègre à la grande bourgeoisie négociante nantaise.

Au cours des années 1770, Peltier fréquente un salon de lecture, s'intéresse aux Lumières et rejoint la franc-maçonnerie. Son réseau de relations le fait rencontrer Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais qui l'amène à soutenir l'édition des œuvres complètes de Voltaire. Le bourgeois éclairé se soucie désormais d'une humanité plus juste et c'est peut-être une des raisons, comme le souligne Jacques D. de Certaines, qui explique son abandon des expéditions de traite négrière.

Ses amis parisiens, Monthieu et Beaumarchais, conduisent Peltier à s'intéresser au soulèvement des colonies britanniques d'Amérique du Nord. Il faut équiper l'armée des Insurgents. Beaumarchais a d'étroits contacts avec les Américains, Monthieu peut fournir les armes et Peltier possède les navires pour assurer le transport outre-Atlantique. Les trois hommes, qui partagent le même goût de l'aventure et des affaires, se lancent dans la fourniture d'armement aux révolutionnaires américains. En 1776, Peltier rencontre même à plusieurs reprises Benjamin Franklin, lors de son séjour à Nantes, pour lui parler « des échanges entre nos armes et le tabac de Virginie ». Dans cette activité où les risques sont très importants, tous les subterfuges possibles sont utilisés pour déjouer la surveillance anglaise et diminuer les coûts d'une saisie, à l'exemple des prises fictives organisées par les corsaires américains. En 1780, plusieurs navires de l'armement Peltier-Dudoyer font partie du convoi qui fait traverser l'Atlantique au corps expéditionnaire français. Ainsi, les affaires d'Amérique font prospérer les affaires des armateurs nantais qui en tirent de bons bénéfices. En 1784, un an après la fin du conflit, les navires de Peltier feront de nouveau route vers l'Amérique du Nord, convoyant en Louisiane environ 500 Acadiens qui recherchent une nouvelle « terre promise » après un long exil en France.

La dernière partie de la vie de Peltier est plus difficile. Poussé par l'envie d'ouvrir des voies nouvelles à sa famille, il décide de créer une banque à Paris en association avec son fils, activité très souvent liée à celle de négociant. Ses partenaires parisiens sont l'inévitable et sulfureux Monthieu et le trésorier de la Marine Baudart de Saint-James. L'inexpérience du fils et la filouterie des deux associés conduisent rapidement l'affaire à la faillite et Peltier à la ruine. Ce dernier poursuit cependant son activité d'armement maritime en association avec son gendre sous le nom de Peltier & Michaud, puis de François Michaud et C^{ie}.

En 1790, après la mort de sa femme, attiré par le mythe du paradis exotique, par le commerce d'Inde désormais libre mais aussi par la veuve de l'un de ses amis qui réside à l'île de France, il part pour l'océan Indien. Il y arrive en pleine tourmente révolutionnaire qu'il juge sévèrement malgré son passé d'homme éclairé. Il s'y marie avec son amie et décide de monter sans succès une affaire de négoce avec l'Inde. De retour en France en 1798 pour régler ses affaires, il meurt presque ruiné à Nantes en février 1803 sans avoir pu rejoindre son épouse qui était restée sur l'île de France.

La vie de Jean Peltier nous fait découvrir l'ascension sociale d'une personnalité originale continuellement à la recherche de nouvelles aventures commerciales mais

aussi un homme tourmenté par les contradictions, entre la recherche d'un profit rapide et les nouvelles idées sur l'émancipation du genre humain, notamment l'abolition de l'esclavage. L'écriture vivante de Jacques D. de Certaines nous offre plus qu'un roman historique, un témoignage romancé d'un négociant du siècle des Lumières.

Pierrick POURCHASSE

Luc DAIREAUX, « *Le feu de la rébellion* » ? *Les imprimés de l'affaire de Bretagne (1764-1769)*, préface de Gauthier AUBERT, Paris, Honoré Champion, 2011, 776 p.

« Une affaire inintelligible » ? Malgré le point d'interrogation, justification, à lui seul, de cette minutieuse recherche, bien des historiens ont été frappés par l'apparente disproportion entre le point de départ – une contestation fiscale limitée, et au demeurant traditionnelle dans cette province – et l'ampleur et le retentissement de l'« affaire de Bretagne ». Rappelons en effet que cette « affaire », en débordant rapidement sur le plan institutionnel, a entraîné par solidarité de fonctions et d'intérêt une dizaine d'autres cours supérieures, devenant ainsi nationale. Les imprimés, la presse, les « courriers » l'ont fait connaître de toute l'Europe intéressée au fonctionnement des pouvoirs en France. Dans un large panorama historiographique, opportunément étendu à de nombreux travaux anglo-saxons, Luc Daireaux rappelle les partis pris idéologiques et politiques divergents, voire opposés qui, depuis plus d'un siècle, ont orienté l'analyse : les tenants d'une monarchie capable de se réformer, d'une sorte de despotisme éclairé à la française ont croisé la plume, sinon le fer, avec ceux qui voyaient dans les parlements les défenseurs de l'intérêt public contre le « despotisme » ministériel, et une pièce nécessaire d'un Ancien Régime fondé sur le compromis. En Bretagne, un débat distinct, mais qui n'est pas sans affinités politiques, sociales et culturelles avec le précédent, a mobilisé les défenseurs, à des degrés divers, des « libertés » de la province, et plus précisément des États de Bretagne, et, en face, ceux qui ont vu dans la création – tardive, rappelons-le, en Bretagne – de l'intendance l'amorce d'une modernisation administrative, et dans ses mésaventures l'échec de cette politique.

Devant cette diversité d'interprétations, le retour aux textes, régulièrement évoqués, mais rarement cités dans leur intégralité, et encore moins rapprochés les uns des autres, ne pouvait qu'être bénéfique. La démarche adoptée par l'auteur a été le récolement de toutes les formes de textes imprimés – libelles et pamphlets, pièces satiriques, production administrative du Conseil du roi comme des parlements, mémoires, correspondances imprimées, qui ont jalonné l'affaire et infléchi son déroulement et la connaissance que pouvait en avoir l'opinion. Le travail, sagement borné aux années 1764-1769, des premiers heurts au retour triomphal, en 1769, des conseillers qui avaient démissionné quatre ans plus tôt, énumère les références